



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 143, 1996 – 3, *Une lettre de Paul Claudel à Jacques Maritain. Cher Claudel, chère vieille tortue*, p. 20-28

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15369-6.p.0028](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15369-6.p.0028)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1996. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

Paul Claudel, Jacques Madaule, *Connaissance et reconnaissance*, Correspondance 1929-1954, Desclée de Brouwer, 1996, 428 pages.

On sait quel important travail est en cours, dans le Centre de recherche Jacques Petit de l'Université de Besançon, et sous l'autorité scientifique de Jacques Houriez, pour recenser, rassembler et un jour éditer ce qui devra être une Correspondance générale de Paul Claudel. Une telle entreprise, d'une nécessité absolue, demande de la patience et du temps. Elle demande aussi du tact, car ces documents sont parfois brûlants et, comme on le dit de certains films, ils peuvent choquer.

Les lettres adressées par Claudel à Jacques Madaule, quand elles ne sont pas neutres et peu significatives, entrent assurément dans cette catégorie, et elles sont à manipuler avec précaution. On saura donc gré aux deux présentateurs d'avoir fait preuve de toute la délicatesse nécessaire, sans pour autant édulcorer la vérité. Andrée Hirschi, ancien maître de conférences à l'Université de Besançon, est restée très active dans le centre Jacques Petit, où sa science claudélienne et sa rigueur d'éditeur de textes font merveille. Pierre Madaule est l'un des fils de Jacques Madaule et de sa première épouse, Suzanne, décédée accidentellement en mai 1954 (Claudel s'est rendu à ses obsèques, le 28) : né en 1927, comme nous l'apprend une note de la page 140, il a publié deux livres à partir de ses lectures de Maurice Blanchot. L'intelligence critique s'allie donc en lui à la ferveur filiale. L'excellente introduction, sobre mais substantielle, relève de la critique de sympathie tout en restant extrêmement lucide.

Le dialogue épistolaire entre Claudel et Madaule est tardif. Trente ans exactement séparent les deux hommes, et la relation s'établit en 1929, au moment où le grand écrivain renonce à la littérature «profane» pour se consacrer exclusivement à l'exégèse personnelle de la Bible. On sait d'ailleurs que cette coupure n'est pas si marquée que Claudel a bien voulu le dire et que, sans doute, il l'a cru. Mais ce n'est pas sans réticence qu'il voit un homme jeune, enthousiaste, plein de bonne volonté et d'admiration à son

égard, se pencher sur son passé. Il en est résulté un énorme manuscrit qui sera publié en deux temps, *Le Génie de Paul Claudel* (1933) et *Le Drame de Paul Claudel* (1936), chez l'éditeur, Desclée de Brouwer, qui est encore aujourd'hui celui de cette correspondance. Claudel prend connaissance de l'un et de l'autre de ces livres, et ne peut s'empêcher d'écrire à Madaule, le 22 février 1931 :

Avouerais-je que cette longue revue de mon existence et de mon activité littéraire que vous avez placée sous mes yeux n'a pas été sans mélancolie ? (p. 82)

Mélancolie, sans doute : Claudel a connu ce sentiment très tôt, il passe dans les lettres de son premier séjour aux Etats-Unis, il souffre, comme tout être humain, de l'usure du temps qui passe. Mais il est de ces hommes qui vont de l'avant, qui ont toujours des projets nouveaux, et pour qui le temps, la «Connaissance du Temps» - pour reprendre le titre de la première partie d'*Art poétique* - est de peu de prix au regard de l'Eternel. Aussi la mélancolie claudélienne me semble avoir une autre source et mériter peut-être un autre nom : elle naît quand il retrouve une blessure ancienne et la trace qu'elle a laissée dans son œuvre. D'où ses réserves au sujet du sort fait par Madaule à *Partage de midi*, à un moment où le tirage restreint du drame de 1906 reste plus confidentiel que jamais. D'où son insistance pour qu'il réduise la part accordée à cette œuvre brûlante. Et Madaule obtempère, car il est respectueux, scrupuleux, attentif aux volontés de l'écrivain qu'il aime et qu'il admire.

Il est donc tout à fait injuste de dire, comme l'écrivait Pierre Defresnes en mars 1934, dans cette revue *Etudes* que Claudel n'appréciait guère : «le claudélisme intégral de M. Madaule est un tantinet exclusif et agressif». «Petite note vipérine», note Madaule dans sa lettre à Claudel du 22 avril 1934 (p. 157). Petite note stupide surtout, car ni l'exclusivisme ni l'agressivité n'étaient dans le tempérament d'un homme passionné, mais mesuré, tel que l'ont connu les membres de la Société Paul Claudel quand il en était le Président.

Accusera-t-on alors Jacques Madaule de docilité ? Ce serait bien mal le connaître. S'il a l'air d'obtempérer quand il s'agit de réductions souhaitées par l'écrivain dans la présentation de son œuvre, il reste ferme quand le désaccord naît entre eux à propos de questions d'actualité. Disons, pour simplifier, que le litige est la présence de ce que nous appellerions aujourd'hui un catholicisme de gauche. Il a les sympathies de cet homme généreux qu'était Madaule. Il n'a pas celles de Claudel, que nous savons entier dans ses jugements et parfois abrupt. Madaule est prêt à emboîter le pas à Claudel dans sa critique de l'Université qui, - c'est alors un excellent professeur de lycée qui parle - «fourmille de petits arrivistes prêts à tout» (p. 134). Mais il sait résister quand il s'agit d'«un certain *esprit* que je connais (*dixit* Claudel le 29 août 1935, p. 215) et qui m'est fort antipathique» : celui de

Vendredi, par exemple, hebdomadaire littéraire, politique et satirique fondé sur l'initiative d'écrivains et de journalistes, «des intellectuels qui ont rallié la Révolution aux intellectuels catholiques qui ont maintenu le parti de la liberté» (je cite l'excellente note de cette édition). Claudel taille à coups de serpe, n'épargnant ni Goethe (on le sait) ni Wordsworth (on se demande pourquoi), ni Maurras (il a toujours été très net sur ce point) ni Daniel-Rops ou Julien Green (les raisons sont moins apparentes), ni surtout Emmanuel Mounier, le directeur d'*Esprit*. Et une fois de plus, une distance s'installe entre un Claudel qui affirme qu'«un chrétien doit avoir la même délicatesse pour l'orthodoxie de ses opinions qu'une femme pour son honneur» (lettres du 25 juillet 1935, p. 214) et un Madaule qui insiste, qui revient à la charge : non qu'il lui manque cette délicatesse-là, mais parce qu'il est plus sensible aux problèmes sociaux et politiques de son temps.

Est-il étonnant, dans ces conditions, qu'une rupture soit intervenue en mai 1937, à propos de la Guerre d'Espagne, quand Claudel refuse brutalement à Madaule de signer un papier rédigé par Jacques Maritain et proposant la création d'un Comité français pour la paix civile et religieuse en Espagne ? Les lettres de Claudel datées du 1^{er}, du 2, du 4 et du 5 mai ne sont pas à mettre entre toutes les mains. Horrifié par ce qu'il appelle la persécution des prêtres par les républicains espagnols, par la souffrance de «ces martyrs sublimes» (p. 227, et la note rappelle opportunément son poème «Aux martyrs espagnols», écrit le 10 mai), il en vient à exprimer des doutes sur le bombardement de Guernica. Il y verrait volontiers l'œuvre des «anarchistes de Barcelone» (p. 275), à moins que ce ne soit qu'un «soi-disant bombardement» (lettre à Françoise de Marcilly du 8 mai, citée en note p. 278). «Si je trouve votre nom au bas des papiers que vous m'avez apportés, je vous le dis avec regret, vous pourrez considérer les relations entre nous comme rompues» : cette formule plutôt dure de la lettre à Madaule du 4 mai est encore modérée au regard de ce que, le 8, Claudel écrivait à Françoise de Marcilly : «J'ai mis Madaule à la porte et lui ai dit que s'il signait ce factum je lui retirais estime et amitié».

On devine la suite : Claudel n'a pas signé ; Madaule n'a pas insisté, mais il a signé. C'était le droit le plus strict de l'un et de l'autre, et il faut envisager cet incident avec le recul de l'Histoire. La chose douloureuse est le refroidissement qui est intervenu et qui nous prive de ce qui aurait pu être une belle et riche correspondance des dernières années de l'écrivain. Il y a bien encore un billet, plutôt froid, en 1938, un nouvel échange, qui se veut «affectueux», à partir du 21 juillet 1943, un rapprochement au moment des représentations du *Soulier de satin* dans sa version pour la scène donnée par Jean-Louis Barrault à la Comédie Française en pleine Occupation, ou quand se prépare la publication de *l'Introduction au Livre de Ruth* aux éditions Desclée de Brouwer. Peu de chose, somme toute. L'essentiel, le plus beau, reste la lettre datée du 31 décembre 1935, depuis longtemps connue, puis-

qu'elle est devenue la Préface du *Drame de Paul Claudel* : «Le regard en arrière», un texte que Madaule a arraché à un Claudel réticent, à un P.C. qui, plaisamment, se veut P.P.C. (Pour Prendre Congé) et qui termine par un «En avant ! Sens unique» (p. 241-245).

Jacques Madaule a eu une connaissance exceptionnelle de Claudel. Ses livres en témoignent, comme cette correspondance qui les éclaire et qui révèle, à côté du professeur, de l'homme d'action, de l'historien, un romancier encore inconnu. A-t-il eu de Claudel toute la reconnaissance qu'il méritait ? On en est moins sûr après avoir lu ces lettres où l'écrivain, même s'il est touché, reste sur la réserve quand il s'agit d'édifier une somme sur lui et où une distance se crée, qui dut être douloureuse pour l'un et pour l'autre. Cette reconnaissance, en tout cas, les claudéliens d'aujourd'hui l'ont et pour Jacques Madaule, dont ils n'ont pas oublié l'action et la présence rayonnantes, et pour Claudel, dont l'œuvre les nourrit.

Pierre BRUNEL

CONNAISSANCE DE L'EST À L'OREILLE SENSIBLE DE CLAUDE-PIERRE PEREZ

Le terme d'essai convient parfaitement à l'ouvrage de Claude-Pierre Perez sur *Connaissance de l'Est* (1). Cet ouvrage développe en effet des points de vue qui épousent par ajustements successifs la dynamique d'une œuvre parcourue par des forces en perpétuelle tension. Car telle est la thèse de l'auteur à propos de *Connaissance de l'Est* et aussi sa seule certitude. C'est la discordance, nous dit-il, qui est première, la juxtaposition de désirs contraires. Or il faut avoir l'oreille fine pour entendre cette discordance à tous les étages d'une œuvre qui transmue dans son élan ses désaccords en harmonie. Aussi le chercheur fait-il confiance à sa sensibilité, une sensibilité qui perçoit par empathie cette harmonie en procès que la seule intelligence du texte aurait figée en contradictions structurelles. En conséquence de quoi se crée une connivence efficace entre le critique et son écrivain, le premier offrant au second la chance de sortir des simplifications idéologiques dans lesquelles on l'enferma ou il s'enferma, par esprit de système. Ainsi cette interprétation rationaliste de *Connaissance de l'Est* proposée par Claudel dans les *Mémoires improvisés*, qui occulte la part d'Anima peu à peu dévoilée par la maïeutique de Claude-Pierre Perez.

L'image de l'arbre tordu empruntée à *Connaissance de l'Est* introduit, sous le signe du poète divisé contre lui-même, la première partie de l'essai. Elle envisage d'abord le projet esthétique, au croisement de la description, du journal de voyage et de l'épopée. Trois projets donc qui, en s'inscrivant dans l'œuvre, ne réalisent que partiellement les canons du genre. Les descriptions, plus rares qu'on ne croit, expliquent et tendent au récit. Le journal de voyage échappe au

déroulement chronologique et allège ses références aux lieux chinois. Un Occident mythologique transparait enfin au travers de cet Orient concret.

L'écrivain ne se laisse pas plus enfermer par un projet qu'il ne se soumet à une influence. Saint-Thomas lui fournit une méthode rationnelle et le désir d'atteindre à la substance des choses plus qu'une doctrine, et Mallarmé une question peut-être inventée. Il n'y a pas trace en effet dans ses écrits de ce fameux «qu'est-ce que cela veut dire ?» en quoi Claudel résume la leçon de Mallarmé. Claude-Pierre Perez conteste d'autre part l'emprise de cette question sur l'univers de *Connaissance de l'Est*. De fait ce dernier ne se formule pas seulement dans les termes explicatifs que cette question postule. Et c'est plus tard, dans le mouvement d'un essai qui va vers le plus fin et le moins perceptible, que nous découvrirons le caractère allusif - au sens mallarméen du terme - de cet univers. Là est la vraie dette de Claudel à l'égard de Mallarmé. Jules Renard quant à lui contrecarre Mallarmé par ses solides compositions du concret. Il reste Rimbaud dont l'influence sur *Connaissance de l'Est* est difficile à saisir. Claude-Pierre Perez la cherche au cœur secret de l'œuvre. Il y a ces choses visibles dont il faut exprimer l'énigme et le délice. Il y a cette vigueur mâle à libérer. Il y a cette pureté et ce jaillissement à faire advenir. Telle est la marque d'un Rimbaud consanguin à Claudel.

Elle permet au critique de plonger alors dans les zones profondes d'un texte traversé par la jouissance et la douleur. On lui est reconnaissant de ne mobiliser pour ce faire ni l'inconscient hypothétique de l'écrivain, ni les histoires ressassées de sa vie. A texte indirect et chaste, critique qui sonde sans forcer. Trois sources de douleurs sont repérées, celle de l'exil qui est une donnée plus qu'un sujet, celle du «renoncement au monde» qui est un désir en suspens, et enfin cette «noirceur noire» dont le lecteur se détourne. La contribution de Claude-Pierre Perez est ici passionnante. Elle met à jour ce que Maurice Blanchot définit comme un voyage de l'effroi. L'épouvante va croissant. Mais épouvante face à quoi ? Face au trépas, aux démons et à Dieu, sans doute. Le sans doute renvoie à la manière de Claudel qui n'explique pas son drame. L'expliquer, nous dit Claude-Pierre Perez, serait en effet substituer une Vérité à l'épaisseur d'une expérience. Au point que cette expérience non réifiée qui circule dans *Connaissance de l'Est* menace la stabilité du sens. Telle est la conclusion de cette première partie qui ouvre par là naturellement sur les procédures du sens traitées dans la deuxième partie.

Elle dégage d'abord une volonté intelligente qui est à la fois aspiration à l'unité et désir d'affronter le monde pour le faire signifier. Cette volonté fait un usage subtil du regard. Claude-Pierre Perez distingue un regard contemplatif thématé de façon intermittente par les proses qui évoquent temples et ermites et un regard actif qui tente de réduire la «distance irréparable» d'avec les choses. Ce deuxième regard, sorte de toucher, procure une jouissance épidermique que le lecteur partage. Il s'agit de se vautrer, «tel le porc dans son trou». Cet enfouissement trouve par ailleurs sa contre-partie dans la marche qui imprime son rythme à un grand nombre de proses. Et cette marche épouse un processus plus général

exprimé par le travail. Travail de la pluie par exemple, ou du soleil qui étreint. Une énergie puissante traverse le monde, dont l'écrivain souhaite canaliser le sens.

Claude-Pierre Perez y consacre, sous le titre de : «la définition des formes», un chapitre important. Aussi intime que Claudel soit avec la matière, son travail de poète vise à lui donner forme. Nombre de proses de *Connaissance de l'Est* accouchent de ces formes qui réduisent les choses à leur schéma essentiel, dans la tradition scolastique. Précisément donc son travail consiste à définir, autrement dit à circonscrire. Une lecture attentive montre cependant que ces définitions, plus lyriques que rationnelles, recueillent et propagent la vibration du monde au travers d'une «série d'approximations exquises» selon l'expression que Claude-Pierre Perez emprunte au *Poète et le shamisen*, expression qui annonce les développements à venir sur les traits orientaux de *Connaissance de l'Est*. Le chapitre s'achève sur une évocation des formes vivantes, c'est à dire croissantes et donc aussi latentes puisque le poète tire de leur vitalité leur dessein futur. La vie des formes, chère à Claudel, entraîne ces dernières dans un flux qui les fait échapper au statisme de leurs définitions. Il y a là une convergence avec Bergson, qui rend compte d'une pensée claudélienne en accord avec les mutations intellectuelles de son temps.

La réflexion s'achève sur le statut de ces proses au regard de leur intention. Sont-elles, par leur souci déclaré de déchiffrer le monde, des paraboles ? Certaines, comme «*Octobre*» oui, mais non toutes loin de là. Les paraboles se trouvent surtout au début du recueil. On va donc de plus en plus vers des énigmes non-résolues. Sous couvert d'élucider les choses le poète cherche par ailleurs souvent à clarifier son destin personnel. Cette dimension personnelle de *Connaissance de l'Est* s'exprime aussi au travers d'une parole qui convoque le monde comme le ferait un magicien. La parabole cède alors au charme. Or ce charme ne renvoie évidemment pas à une croyance en l'efficacité magique du Verbe. Il est le fait d'un art très conscient de ses moyens. Et c'est au travers de l'idéogramme que Claudel pense en artiste et non en mage le lien entre poésie et action. Aussi l'idéogramme est-il proposé par Claude-Pierre Perez comme la métaphore d'une œuvre qui, selon un projet oriental d'écriture, dessinerait une série de rapports à la surface de ses pages successives.

On sent que la dernière partie de l'essai consacrée à la «la part d'Anima» dont relève ce projet est chère à Claude-Pierre Perez. C'est là où il veut mener son lecteur qui le suit d'autant plus volontiers que les forces par lui dégagées en cours de route appelaient une résolution au travers d'un équilibre supérieur entre Animus et Anima qui est le sujet même de cette partie. Rendre compte de cet équilibre conduit le critique cependant à privilégier une Anima toujours un peu victime des manières péremptoires d'Animus. Il lui fait donc la part belle dans les trois chapitres de conclusion qui lui sont consacrés, de sorte que le lecteur garde à la fin, en dépit d'un rééquilibrage ultime, sa note dominante à l'oreille. Qui s'en plaindra ?

L'espace du vide est d'abord offert à cette Anima royalement traitée. Claude-Pierre Perez refait l'histoire de la question par le rappel de la position d'un Claudel oscillant entre le rejet du néant et l'expérience d'une réalité fuyante au point que le poète peut se demander «s'il y a rien de réel hors de lui». *Connaissance de l'Est* rend compte de cette expérience dans certaines proses - «*Heures dans le jardin*», «*Rêves*», «*La Marée de Midi*» et ce faisant la réévalue. Il y a au cœur des choses une vacance que Claudel théoriserait plus tard, dans son «*Ode jubilatoire en l'Honneur de Dante*» en «l'empreinte en creux de L'Être» pour reprendre l'expression de Claude-Pierre Perez. *Connaissance de l'Est* exprime cette vacance soulignée par le taoïsme avec inquiétude, faute d'avoir encore découvert sa raison.

Le vide se glisse dans *Connaissance de l'Est* de bien d'autres façons. Il est présent entre les poèmes qu'il transforme en fragments. Il occupe les divers enclos évoqués ici ou là. Il fait même l'objet d'un éloge dans «*Halte sur le canal*». De fait il alterne si souvent avec le plein que l'alliance de leurs contraires secrète «le climat du recueil». Il arrive à ce vide enfin de signaler par son ouverture la désirable dimension de l'invisible.

Assuré par sa découverte d'un vide intrinsèque à *Connaissance de l'Est*, le critique nous invite alors à le suivre sur une voie très subtile. Elle dégage, par le biais d'une comparaison entre Chine et Hollande induite par certains passages de «*l'introduction à la peinture hollandaise*», un processus commun de «liquidation de la réalité» qui ne se confond ni avec son abolition dans l'idée ni avec son absorption dans le songe. Y concourt d'abord «l'eau irrésistible», que les deux pays ont en partage. Elle entraîne «la substitution du fluide au solide» de sorte que l'artiste ne peut saisir cette réalité qu'en accompagnant sa dissolution. Ainsi dans «*Rêves*» ou «*La Marée de Midi*». Mais l'art de la dissolution est aussi un art de la consommation lente du temps, de l'attente, de l'évaporation, comme en témoigne «*Le Sédentaire*» qui seul dans le petit salon goûte, sous ce ciel sombre et bon, la componction et la paix que l'on éprouve à avoir pleuré. Et voilà que s'élève de ce lieu recueilli dans son silence le chant d'Anima que Claude-Pierre Perez voulait nous faire entendre.

Il éclôt du fond d'un silence qui exprime la liquidation du réel hors de nous certes mais aussi de sa connaissance en nous. Ainsi cette *Connaissance* programmée par le titre du recueil se trouve-t-elle révoquée au profit d'une «délectable ignorance». Elle procède de dispositions bien différentes de celles que la connaissance mettait en jeu. L'attention portée par Anima à l'attente ou «suspens» des choses révèle leur futur et par là leur orientation, sans qu'il y ait à les expliquer. A l'explication se substitue l'allusion dont l'usage chez Claudel est donc bien antérieur à son séjour au Japon. Faisons-là apparaître pour conclure comme *ces lueurs précaires, sur la vaste coulée des eaux opaques* enregistrées au miroir de la «*Fête des Morts le septième mois*» qui sont les relais transitoires d'une réalité inépuisable. Merci à Claude-Pierre Perez de nous l'avoir si bien fait comprendre.

Marie-Victoire NANTET

(1) Claude-Pierre Perez, *Le défini et l'inépuisable. Essai sur Connaissance de l'Est* de Paul Claudel, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995.

CLAUDEL AU JOUR LE JOUR - 1910-1913.

Essai de chronologie claudélienne établie avec la collaboration de Marianne Malicet-Busser. Avertissement de Jacques Houriez. S.I., Librairie Minard, Collection du Centre Jacques-Petit, 1995, 246 p.

Le titre de ce livre en résumé excellamment le contenu : c'est, pendant quatre ans, mois par mois et presque au jour le jour, la vie de Claudel qui se déroule à la manière d'une éphéméride qu'on effeuille. Toutes les sources disponibles sont naturellement requises, en premier lieu le *Journal* et les différentes correspondances.

L'intérêt d'un tel ouvrage est bien mis en valeur par Jacques Houriez dans son avertissement. Evitant les interprétations ou les extrapolations auxquelles peut se laisser entraîner le biographe, cette simple énumération des faits et gestes, des paroles et écrits se présente comme un film que le spécialiste aussi bien que l'amateur à son gré arrêtera sur l'image ou suivra dans sa continuité.

Disons toutefois que, si la formule est séduisante, sa mise en œuvre appelle en l'occurrence quelques remarques. Un tel travail, parce qu'il exclut toute rhétorique explicative, se doit de fonctionner selon un code clair et précis, à la manière d'un dictionnaire.

Or, force est de constater que ce n'est pas toujours le cas ici. Dans les entrées, alors que les lettres sont annoncées en bas de casse italique (*Lettre à Francis Jammes, Lettre à Jacques Rivière, etc.*), les autres sources, en particulier le *Journal*, ne sont mentionnées qu'entre parenthèses après le résumé qui en est tiré. D'autre part, une entrée «Divers», soulignée par un corps supérieur en gras, semble d'un usage incertain, ne se référant pas à des documents autres, «divers», puisqu'on y trouve des citations des correspondances ou du *Journal*, ni à un contenu différent, puisque, par exemple, la lecture de *Lais et Sônes* de Suarès apparaît d'abord en «Divers», puis dans *une Lettre à André Suarès* (p. 11) ou la naissance de Reine et le déménagement de Prague figurant à la fois dans les «Divers» et dans des lettres. D'autre part apparaissent par moments, sans raison apparente, car elles auraient pu figurer ailleurs aussi, les entrées «Lieu et divers» et «Composition» - comme si deux systèmes au moins avaient été appliqués.

J'ajoute que les «Récapitulatifs» qui suivent chaque mois nous réservent une surprise : ils ne «récapitulent» pas seulement, en les groupant sous quelques rubriques, les événements du mois écoulé, ils les complètent aussi par des faits nouveaux qui n'avaient pas été signalés auparavant. Ainsi l'énigmatique «Virgile travesti» du récapitulatif pour septembre 1911 (p. 91) afférent à une lettre à Gide datée du 22 n'apparaît pas dans les lignes consacrées à cette lettre à

la page 89. Le cas est loin d'être isolé, rendant la manipulation de l'index parfois difficile.

Bref, il semblerait qu'une certaine précipitation et un manque de cohésion desservent l'unité de l'ouvrage. On pourrait en relever d'autres signes : du point de vue formel, par exemple, aux pages 30-31 la mauvaise place du titre *récapitulatif* ; dans le contenu, l'hésitation sur l'importance à donner ou non aux événements historiques.

Il reste qu'une fois surmontés les inconvénients provoqués par ces imperfections, le lecteur ne manquera pas d'être séduit par ces images d'un Claudel quotidien. S'il apparaît singulièrement étranger aux grands événements politiques (l'affaire d'Agadir, la loi des trois ans ne suscitent aucun commentaire) - mais peut-être ne faut-il mettre en cause que le choix des textes -, il se montre en revanche un ami attentionné, un diplomate ne négligeant aucun détail (jusqu'à l'incinération des ordures ménagères à Prague), un voyageur et un excursionniste curieux de toutes choses, un homme de dévotion et surtout un écrivain.

On s'étonne du nombre et de la diversité de ses lectures, de son soin à corriger des épreuves ou à pourchasser les coquilles dans un texte publié et de l'intensité de son activité créatrice. Jacques Houriez relève que, pour le seul mois de janvier 1913, il récrit une scène de *L'Otage*, rédige des «Notes sur Mallarmé» et trois commentaires bibliques, publie deux articles polémiques... Les récapitulatifs mensuels et annuels confirment qu'un tel rythme n'est pas exceptionnel, en dépit des exigences de la vie familiale, sociale et professionnelle, ainsi que d'une abondante correspondance.

L'entreprise donc ne manque pas d'attraits et rendra de nombreux services. On souhaite que, affinée par l'expérience, elle se poursuive avec plus de rigueur en aval et en amont de la période qu'elle embrasse.

Michel DÉCAUDIN

N.D.L.R. – Dans le numéro n° 142, *Paul Claudel en sociétés*, le compte rendu qui nous a été communiqué sur les travaux du Centre Jacques Petit, les noms des membres de l'équipe qui la compose ne sont pas mentionnés. Il s'agit, bien sûr, du Professeur Jacques Houriez assisté de Mmes Maryse Bazaud et Andrée Hirschi à qui l'occasion nous est donnée de renouveler nos remerciements et félicitations pour l'activité qu'ils continuent de déployer dans le sillage de Jacques Petit puis de Michel Malicet.